

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 6

Artikel: Un meeting de voleuses, à Londres : (fin)
Autor: M.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et qui fut interdit par ordre supérieur. Les leçons du professeur parurent un moment vouloir se traduire en faits. Des placards, affichés dans tout le canton, convoquaient le peuple au partage des biens. Dans le même temps, la population de Wädenschwyll faisait du cours de Treichler et des décisions du Conseil d'Etat le sujet d'une mascarade, d'un drame joué en plein air, par 300 acteurs, en présence de 10,000 spectateurs.

Mécontent des autorités de son canton, Treichler se rendit à Lausanne, où il fut accueilli et fêté par ses adeptes. Il alla ensuite à Berne, où il fut congédié.

En septembre 1846, M. Victor Considerant, de Paris, ouvrit un cours de fouriérisme dans la salle du Conseil communal de Lausanne. Il eut soin de donner ce cours à 7 heures du soir, afin que les ouvriers pussent y assister facilement. Ils y accoururent en foule; la salle se trouva bientôt trop petite et les réunions se transportèrent au Casino.

Un incident assez curieux termina le cours de M. Considerant. Druey qui n'aimait pas entendre parler les autres sans parler lui-même, se leva après les dernières paroles du professeur. Il lui adressa des remerciements, puis se livra à une dissertation sur les divers systèmes de socialisme, et fit ainsi la critique de quelques arguments du professeur parisien :

« Rien ne manque au monde que vous avez décrit; c'est un Eldorado où les cailles tomberont du ciel toutes rôties. Je craindrais l'ennui dans ce monde-là. Vous avez condamné la révolution, cependant il en faut des révolutions; vous voulez éteindre la souffrance, mais il y en aura toujours; la souffrance est nécessaire, la souffrance est bonne. Vous condamnez la guerre; c'est un fléau sans doute; cependant j'aime la guerre; elle retrempe les nations, elle forme les grands caractères: La passion ne peut pas toujours rester dans les cerveaux; il y a des moments où elle descend dans les poings, où l'on sent le besoin de se donner; passez-moi l'expression, une bonne saboulée. »

M. Victor Considerant ne voulut pas laisser le dernier mot à Druey; il prit prestement la parole et dit avec esprit: « M. Druey a critiqué l'absence du mal dans mon système; qu'il se rassure, il en restera toujours assez pour faire le bonheur de l'humanité. »

La *Revue* veut bien nous apprendre que l'école industrielle des filles reçoit des élèves de toutes les conditions, qu'elle compte même plusieurs enfants de simples ouvriers. Cette assertion rencontrera plus d'un incrédule. Un établissement dans lequel on n'entre que moyennant une finance élevée n'est guère accessible à toutes les conditions.

Contradiction singulière! D'un côté, les partisans des classes préparatoires disent: « Organisez d'abord les écoles primaires d'une manière convenable, et ensuite nous y enverrons nos enfants; » mais,

d'un autre côté, ils blâment le luxe de la nouvelle construction de St-Roch destinée à ces mêmes écoles, donnant ainsi à croire qu'ils laisseraient volontiers végéter celles-ci, afin de conserver un prétexte pour le maintien d'établissements spéciaux. Eh bien, n'en déplaise à la *Revue*, ce luxe nous réjouit.

On pouvait, il est vrai, se contenter de quatre murs blanchis à la chaux, entre lesquels on aurait installé l'ancien matériel quelque peu reverni: il ne s'agissait que d'écoles primaires!

Les autorités lausannoises ont entendu la chose autrement. Elles ont voulu soigner l'extérieur de l'édifice, afin d'inspirer à l'enfant le goût du beau et le respect du lieu où il est appelé à recevoir ce que la société doit à tous ses membres, à quelque classe qu'ils appartiennent, l'instruction, ce précieux guide de la vie, cette fortune que nul ne peut leur ravir.

L'aménagement intérieur de l'établissement et l'ameublement de celui-ci satisfont à toutes les exigences de l'hygiène et de la pédagogie. Le chauffage et la ventilation sont d'une perfection telle, qu'après les trois heures de classe la température et la pureté de l'air n'ont pas changé. Les dépenses sont élevées, sans doute, mais c'est de l'argent bien employé.

St-Roch peut recevoir aussi des enfants de toutes conditions, même les petites *miss* que la *Revue* a prises sous sa protection. C'est d'ailleurs le seul édifice scolaire que nous osions déceimment montrer aux étrangers qui visitent notre ville. Pourquoi récriminer?...

Un meeting de voleuses à Londres.

(Fin.)

Après que Ned Wright eut ouvert sur les voleuses les écluses de son éloquence, il parut saisi d'une émotion subite et s'arrêta. Il y eut quelques secondes d'un profond silence, puis, des environs de la tribune, s'éleva une voix caverneuse, gémissante, qui prononça une prière pour les pécheresses. Deux autres voix lui répondirent de la galerie avec des interjections brèves, saccadées. Chaque fois que la première voix disait: « Sauve-les, Seigneur! » les deux autres voix reprenaient cette demande dans un ton d'ardente supplication. Ned Wright lui-même était tombé à genoux; sa tête était appuyée contre la balustrade de la tribune et il couvrait ses yeux de ses mains; cette imposante nature semblait écrasée; de longs soupirs sortaient avec effort de sa poitrine et se mêlaient aux glapissements de la voix d'en bas et des voix de la galerie dans un quatuor qui faisait frissonner jusqu'à la moelle.

Entre temps partaient des cris d'enfants; les nourrissons s'étaient réveillés. Les voleuses, effrayées, se lamentaient tout haut; le tonnerre des trains passant à courts intervalles dans le tunnel, grondait au-dessus des têtes. Les voleuses étaient sur le plancher. D'abord elles avaient regardé avec des yeux stupéfaits, éperdus; peu à peu le caractère effrayant de la scène les avaient dominées; elles se cachaient la figure dans les mains, et bientôt tablier après tablier s'éleva pour essuyer d'abondantes larmes. La petite vieille laissa la première échapper le flot lacrymal. Elle tira de sa poche, de manière à le faire bien voir, un morceau d'étoffe grand comme un mouchoir de poche, regarda de notre côté, puis du côté des voleuses, et après s'être assurée qu'elle avait attiré l'attention générale, commença à s'essuyer avec accompagnement de force signes de tête et de menton.

Le tour principal était joué. Si Ned Wright avait eu l'intention d'exciter une sensation profonde, il avait pleinement réussi. Les femmes étaient touchées et brisées. La scène avait été préparée de main de maître et avec une telle connaissance des dispositions du public, que le succès ne pouvait pas manquer.

Quand l'émotion fut calmée et que les voleuses levèrent de nouveau les yeux. Ned Wright entonna une hymne de triomphe, qui devait exprimer la reconnaissance du cœur qui a trouvé et reçu le pardon. Ensuite eut lieu la distribution des derniers cadeaux. C'était un pain de quatre livres et une boîte de viande conservée. Malheureusement, celle-ci n'était pas arrivée, et les voleuses durent se contenter du pain; toutefois, elles furent invitées à revenir le lendemain pour toucher leur reste.

« Mais, Monsieur, nos cartes d'entrée? »

« Vous les avez sur vos visages, » répondit Ned Wright après un moment de réflexion. Ce compliment fut accueilli avec de bruyants éclats de rire; la petite vieille fit entendre un petit grincement de dents.

C'est l'habitude de Ned Wright de retenir dans l'église, après ces meetings, les personnes bien disposées, et de passer avec elles la nuit en prières. Si, le jour suivant, elles se montrent résolues à commencer une autre vie, il cherche à leur procurer, grâce à ses nombreuses relations, une place aussi éloignée que possible de leur ancien domicile et de leurs compagnies habituelles; il leur épargne ainsi les tentations et les met à l'abri de la malédiction qui s'attache à une mauvaise réputation. « Dans notre dernier meeting, dit-il dans une circulaire, nous avons réuni deux cents voleuses, dont une centaine ne savaient pas lire et soixante-dix élevaient leurs enfants pour le vol. Nous en aurions sauvé au moins cinquante, si nous avions eu une maison suffisante. »

Aussi l'objectif principal de Ned Wright est-il l'établissement d'un lieu de refuge provisoire pour les criminelles améliorées, dans lequel elles pourraient attendre que le travail s'offre à elles; il voudrait aussi fonder un asile pour les enfants des voleuses, afin de les arracher aux influences corruptrices et étouffer le vice dans son germe. Les plans de ces constructions sont prêts, le terrain est trouvé. Il ne manque que la chose la plus nécessaire, l'argent. On recommande en conséquence chaudement ce débouché aux nababs de l'Angleterre et du continent, affligés d'un excès de richesses.

Quiconque a passé quelque temps en Angleterre sait ce qu'est le *humbug* (charlatanisme) et le rôle qu'il joue dans la vie anglaise. Il est difficile de méconnaître ce rôle dans les institutions de bienfaisance de ce pays. En tout cas, il est certain que si les buts poursuivis par les innombrables « sociétés pour l'avancement de... ou pour prévenir... » étaient atteints, ne fût-ce qu'en partie, les plaies sociales devraient être à peu près cicatrisées en Angleterre, au lieu de s'y étaler partout au grand jour.

J'ai cru que Ned Wright était un grand charlatan jusqu'au jour où je l'ai entendu prêcher. Je me le représentais comme un coureur d'aventures, qui prenait pour enseigne la conversion des voleurs, avec l'intention de se créer des revenus respectables et un nom dans le monde. Sa manière de prêcher me l'a fait juger d'une manière plus favorable. Il est possible que je me trompe et que son enthousiasme entraînant et sa brûlante éloquence appartiennent aussi à la mise en scène. Dans ce cas, il devrait recevoir dans l'enfer du Dante, où les voleuses et les hypocrites expient séparément leurs crimes, un double châtement.

M. H.

Voici une recette pour faire la fondue au fromage, telle qu'elle a été extraite des papiers de M. Trolliet, bailli de Moudon.

« Pesez le nombre d'œufs que vous voudrez employer, d'après le nombre présumé de vos convives. Vous prendrez ensuite un morceau de bon fro-

mage de Gruyère pesant le tiers, et un morceau de beurre pesant le sixième de ce poids.

Vous casserez et battrez bien les œufs dans une casserole; après quoi vous y mettez le beurre et le fromage râpé ou émincé.

Passez la casserole sur un fourneau bien allumé, et tournez avec une spatule, jusqu'à ce que le mélange soit convenablement épaissi et mollet; mettez-y un peu ou point de sel, suivant que le fromage sera plus ou moins vieux, et une forte portion de poivre, qui est un des caractères positifs de ce mets antique; servez sur un plat légèrement échauffé; faites apporter le meilleur vin, qu'on boira rondement: et on verra merveille. »

THÉÂTRE DE LAUSANNE

L'apparition de Mlle Agar sur notre scène est un véritable événement pour Lausanne. Tous ceux qui l'ont entendue sont encore sous le charme de cette voix puissante et sévère, de cette diction pure, de ce geste classique et superbe. Rien de plus grand, de plus sublime que le cinquième acte de *Polyeucte*, où Pauline, veuve d'un martyr, donnant essor à la poignante douleur qui l'emporte, sollicite de la cruauté d'un père la mort qui doit la réunir à son époux.

Eh bien, malgré toute l'admiration qu'on éprouve pour ce grand talent, malgré tout le prestige de cette fée enchanteresse, nous constatons avec plaisir que tant d'enthousiasme n'a point fait pâlir ni jeté le froid, comme on aurait pu le croire, sur les représentations de la troupe de M. Vasin. Le lendemain même de *Polyeucte*, une salle bien garnie couvrait d'applaudissements nos artistes qui interprétaient on ne peut mieux *Les Doigts de Fée*, ce beau plaidoyer en faveur du travail, dans lequel nous voyons la jeune Hélène, complètement ruinée par la mort de son père, quitter la maison d'un oncle où elle ne reçoit qu'une hospitalité amère, se suffire à elle-même par sa bonne conduite et son travail, et se faire une position qui lui permet de se venger noblement de l'ingratitude de ses parents en relevant leur fortune qui s'écroule et ne leur laisse qu'un titre de noblesse.

Nous n'avons réellement que des éloges à donner sur la manière dont cette pièce a été rendue. De telles représentations ne peuvent que contribuer à assurer l'avenir du théâtre dans notre ville.

On nous annonce pour demain, dimanche: *Les Deux Orphelines de la charité*, drame en cinq actes, et *L'homme n'est pas parfait*, vaudeville en un acte. Enfin, pour mardi, une dernière représentation de Mlle Agar: *Horace*, tragédie en quatre actes, qui fera, cela va sans dire, salle comble.

Le mot de notre énigme de samedi dernier est: *secret*.

L. MONNET.